

Rien ne me manque de Soumya Ammar-Khodja, Trouville-sur-mer, éd. Le Reflet, 2003, 144p.

La littérature algérienne, depuis... qu'elle existe, a eu une prédilection pour le genre court de la nouvelle. A cet attrait, différentes raisons peuvent être données. J'en ai évoqué quelques-unes dans l'introduction de la revue d'Angers de la nouvelle littéraire *Harflang* de Joël Glaziou qui a consacré son dernier numéro (en octobre 2002) à des nouvelles algériennes. Par ailleurs et parallèlement, Raymond Bozier a rassemblé aux éditions Mille et une nuits en janvier 2003, des nouvelles algériennes et françaises sous le titre *L'Algérie des deux rives 1954-1962* avec une pléiade d'écrivains talentueux, comme Maïssa Bey et Habib Tengour, pour ne citer qu'eux. Qu'on se souvienne aussi, pour rester dans le cadre de notre revue, le numéro de mars-avril 1998 entièrement consacré à des nouvelles ou le numéro hors série de janvier 2001, *La vie en rose... nouvelles de femmes algériennes*. Soumya y publiait la nouvelle qui ouvre aujourd'hui son recueil.

Avec *Rien ne me manque*, ce n'est pas du côté du recueil collectif qu'il faut regarder mais du côté du recueil assumé par une même écrivaine. Ici aussi la tradition est maintenant bien établie depuis le maître, Mohammed Dib, à toutes celles et ceux qui ont suivi. Dans l'interview qui suit, je rappelle les recueils de Zineb Labidi ou de Maïssa Bey. Il faudrait aussi penser à d'autres recueils, connus des lecteurs d'*Algérie Littérature/Action*, celui de Rabia Abdessemed, *Mémoire de femmes* (janvier 1998). Situer dans une tradition n'amointrit pas, au contraire, l'apport original de la nouvelle création : cela incruste dans un mouvement le geste personnel de la créatrice.

Les femmes sont nombreuses à écrire des nouvelles, une des raisons –et non des moindres- est sans doute que le genre s'adapte bien à leur vie quotidienne faite de multiples occupations qui la transforme en mosaïque, de leur sens de l'observation du détail qui, à lui seul, fait surgir une atmosphère ou une sensation que le lecteur partage dans l'instant : « *Il prit la tasse fumante dans le creux de ses mains, la porta à ses lèvres, les yeux à demi fermés. Les saveurs du monde se concentrèrent dans cet instant. « Saïda, ton café est un merveille. »* La nouvelliste sait aussi ne retenir que l'essentiel de l'événement, l'écharde qui transperce ou au contraire l'éclair de bonheur qui irradie. Elle sait évoquer un visage, un destin, un envol ou une chute. « *Ces rumeurs les laissèrent de marbre. J'ai même vu dans les yeux noisette de Lalla s'allumer une lueur ironique comme un bras d'honneur qu'elle adressait non seulement à la parentèle mais au destin... »*

La nouvelle crée un monde de l'instant qui n'est pas circonscrit et fermé, dans lequel le lecteur peut, à sa guise, voyager et dont il peut s'évader. Elle est nomade et disponible à l'autre. Elle est ouverture à des moments de vie et n'a pas la prétention qu'a un peu le romancier de donner à son lecteur une totalité. En cela, elle s'adapte bien à la multiplicité de l'Algérie, cadre et référence de l'écriture de Soumya.

Pour introduire à la lecture des quatorze nouvelles de Soumya Ammar-Khodja, j'ai pensé que ses réponses à quelques questions pouvaient être une amorce...

Les lecteurs ont lu déjà tes poèmes publiés à Marsa éditions, *Aubes orantes* (en 2001). Un de tes poèmes pourraient ouvrir notre dialogue :

Départ
Une femme
Fixa sur les murs
Ses longues heures
Aux pointes d'ennui
Et s'en alla sans se retourner

Tes nouvelles, n'est-ce pas une façon de "fixer sur les pages" ces longues heures où tu as observé les autres femmes ? Une façon aussi pour l'exilée que tu es devenue, de te retourner ?

*** Les "murs" qui deviennent des "pages"... je n'y avais pas pensé. C'est beau. Il est sûr que mes nouvelles viennent d'un intérêt très fort pour les femmes. Des voix, des visages que je portais.**

Exilée... mais j'ai dans ma tête mes îles. Ces nouvelles "pour me retourner", certainement; pour vivre aussi. Une façon de construire, de retrouver une cohérence dans le fil du temps.

On a souvent dit que l'art du poème et celui de la nouvelle étaient proches ? As-tu ce sentiment ? Ou pour dire les choses autrement, es-tu dans les mêmes dispositions d'écriture et de partage lorsque tu écris un poème et une nouvelle ? Ont-ils été écrits parallèlement ? Successivement ? J'imagine qu'un recueil de nouvelles ne s'écrit pas dans une continuité ?

*** Je crois que la nouvelle et le poème ont, en commun, le souci de capter un instant, une durée, une intensité. Par ailleurs, dans ma pratique nouvelliste, j'ai eu recours à la poésie - et cela s'est imposé en cours de route - pour suggérer l'horreur, pour faire du cri une modulation, pour apporter une voix apaisante qui voudrait aider les humains à panser leurs blessures. Comme à la fin d'un film terrible où une musique [la poésie] apporterait une touche de douceur, de clémence pour suggérer que la vie résiste, continue. Ce que je dis là me semble être à l'oeuvre dans les nouvelles : "*Au goût de sel et de froment*" et "*La vingt-septième nuit*".**

Pour récapituler : dans mon parcours, le poème fut avant la nouvelle. Le lien intertextuel, si je puis dire, s'est créé en cours de route... La poésie devenant, parfois, comme un relais d'énonciation.

Quant aux nouvelles de *Rien ne me manque*, hormis "*La cafetière*" écrite de manière indépendante, il y a déjà quelques années (c'est ma première-née), elles ont d'abord existé tel un gisement informe. J'ai déroulé un "texte" comme on déroule un ruban... J'ai rangé ce texte dans une chemise. Du temps a passé. J'ai voulu écrire autre chose. Les voix emprisonnées dans la

chemise ont protesté. Je me suis mise alors au travail, nouvelle après nouvelle. Bien sûr, tu le sais, je n'étais pas occupée par cette seule écriture.

Je ne saurai pas le dire en mots mais je vais essayer. J'écris parce que je sais que, quelque part, l'autre est là. Un autre que je ne vais peut-être pas contribuer à rassurer, apaiser.

Auparavant et sous le pseudonyme de Naïla Imaksen, tu avais publié au Maroc, un "Journal". Peux-tu nous en parler ? Lui donnes-tu le même statut de création que tes deux ensembles de poèmes et de nouvelles ?

*** J'ai essayé de "faire face" à ce qui est arrivé à l'Algérie en écrivant *La troisième fête d'Ismaël*. Sarah, narratrice, tient la chronique d'une année de terrible violence, 1993-1994. C'est véritablement un livre de l'urgence dans tous les sens du terme. Je l'ai terminé en août 1994 et il était "achevé d'imprimer" le mois suivant : septembre 94. Je n'ai pratiquement pas eu de recul, ni de relecture... C'est un texte brut.**

Ce livre, je l'ai voulu témoignage et mémorial aux victimes. C'est ma part. Quand j'ai reçu mes exemplaires d'auteur, je n'ai pas sauté de joie. J'ai eu très mal. C'est un enfant de la douleur. Il tient donc une place particulière mais il a nourri certaines de mes nouvelles.

Tes nouvelles sont de facture assez différente : certaines construites autour d'un personnage qui lui donne sa cohérence, d'autres comme éparpillées et pourtant reliées sous le même titre, je pense en particulier à *La vingt-septième nuit* et à *Brèves* ? Quelle est alors la cohérence qu'est-ce qui justifie cette mise en faisceau de fragments divers ?

*** La cohérence : la présence des femmes, d'une façon ou d'une autre... Il y a aussi des hommes. J'ai recherché aussi des formes. Pour la nouvelle que tu cites, j'ai voulu une sorte de ligne verticale -la vingt-septième nuit - autour de laquelle s'enroulent des pans d'histoires.**

Concernant les "Brèves" (vues et entendues), si elles paraissent être des "fragments divers", elles sont, à mon avis, tenues par un ciment commun : des situations de femmes. D'autre part, je m'interroge... Traverser la vie, c'est aussi traverser une forêt de "brèves"... Comment rendre compte de ces histoires qui me frôlent, m'entourent, parfois me harcèlent, tout en continuant à vivre dans l'existence qui est la mienne? Que je le veuille ou non, je suis aussi constituée de ces "brèves" extérieures. Mon écriture, en ce moment, travaille aussi dans cette direction.

Les femmes ne sont pas seules en scène mais elles sont dominantes. Est-ce que cela s'est fait à ton insu ou as-tu voulu ce recueil centré sur les femmes ?

*** Je ne me suis pas dit : je vais faire un recueil centré sur les femmes. C'est venu naturellement : je suis captée, captivée par les vies de femmes, pas seulement algériennes. Ici, en France, je suis très en contact avec les femmes, lors de mes conférences, dans mes animations d'ateliers d'écriture... J'ai**

l'impression qu'il y a des lieux de culture en France où la mixité n'existe presque pas. Je plaisante à peine. Je suis partie pour écrire encore sur les femmes! Mais il y a aussi des "modèles" d'hommes que j'aime beaucoup : fraternels, réservés, sensibles; forts et faibles à la fois à et j'aimerais les multiplier dans ce que j'écris.

A part la dernière nouvelle, aucune des femmes évoquées ne pourrait te ressembler. Cela rejoint une question que je me pose toujours dans la littérature algérienne (hommes et femmes confondus) : comme une difficulté à mettre en scène des femmes qui n'aient pas un vécu "traditionnel", des femmes comme toi ou moi, sortant, travaillant, dégagées des vêtements de la tradition, etc. Pourquoi ?

*** Il y a Djoher de la "dernière nouvelle", Mélissa de la nouvelle *Au goût de sel et de froment*. L'une est peintre, l'autre journaliste...**

Pour ma part, je crois qu'on écrit - c'est ainsi que je le ressens - sur ce qui ne nous ressemble pas, sur l'altérité, sur le manque, l'absence, l'ambivalence. Personnellement, je suis habitée par ces femmes qui ne sont pas moi mais qui m'ont pourtant "déterminée" dans mes refus et mes choix.

Je ne sais pas quel a été le visage de la mère de mon père. Je n'ai aucune image qui me parle d'elle. Le peu de choses que je sais d'elle est qu'elle a souffert à en mourir. Je l'ai fait exister dans l'une de mes nouvelles. J'ai comme l'impression d'avoir comblé une faille, de l'avoir un peu vengée... Certaines femmes qui ont inspiré quelques unes de mes nouvelles n'ont connu que le monde de l'impasse. Je n'ai pas encore soldé le compte de ce monde. Ces femmes qui appartiennent à la fois à un passé et à un présent m'intéressent; parce qu'elles déclinent des figures multiples : victimes, despotes et bourreaux à en dévorer la tête de leurs semblables!... solidaires et fraternelles.

En lisant certaines de tes nouvelles, j'ai pensé au film si fort de Yamina Bachir-Chouikh que je venais de voir, *Rachida*. Après *Nouvelles d'Algérie* et *Cette fille-là* de Maïssa Bey, *Passagères* de Zineb Labidi, je crois qu'un regard sur les femmes dans leur complexité et leurs vies multiples est en train de s'imposer. Ressens-tu cette parenté avec tes consœurs ?

*** Je pense qu'il y a des étapes où prédominent des sensibilités voisines, traversées, questionnées par des réalités, des événements, des situations. Ce que tu dis en observatrice et critique attentive que tu es des productions de femmes doit être vrai et c'est tant mieux : Qu'on en finisse avec la rareté! Cela pousse à plus d'exigence. Parenté entre les unes et les autres mais aussi singularité de chacune.**

De manière plus générale, es-tu une lectrice des tiens et des tiennes, c'est-à-dire de celles et ceux qui écrivent l'Algérie ? As-tu d'autres lectures dont tu sens qu'elles t'ont accompagnée dans ton écriture ?

*** Naturellement, je suis une lectrice des miens et des miennes (jusqu'au sens familial du terme!). Pour ne parler que des aînés : il y a eu Mohammed Dib, surtout en poésie, et Assia Djebar. Ces derniers temps, je retrouve Kateb Yacine. Un seul mot devrait suffire à qualifier cet homme : poète. Je redécouvre la fraternité d'Isabelle Eberhardt, surtout dans ses nouvelles... J'ai beaucoup de tendresse pour Jean Sénac... J'aime la voix familière de Rabah Belamri... Je suis fière des littératures algériennes contemporaines. Il y a de la place pour tout le monde.**

Cependant, comme tu le sais, j'ai d'autres miens et miennes. Pas de frontières en littérature. Pour le désir d'écriture : je citerai Virginia Woolf. Je ne vais pas faire l'appel mais puisque tu évoques l'accompagnement, j'oserai nommer Flaubert. Quand j'ai besoin de "m'unifier" pour écrire, je lis sa phrase placée au-dessus de mon bureau : "L'habitude est très désirable pour écrire". Mention très spéciale pour Flannery O'Connor, Isaâc Bassinger et Youcef Idriss. Ce dernier un peu plus que les autres. Ils ont déposé en moi le virus nouvelliste.

[février 2003]